

## Interviews

### Pourquoi étudier l'histoire de l'université médiévale aujourd'hui?

#### Monica Brînzei en dialogue avec Olga Weijers et Jacques Verger <sup>1</sup>

##### Présentation des deux répondants:

**Olga Weijers:** L'histoire des universités médiévales, et notamment celle de la Faculté des arts, ne peut pas être conçue aujourd'hui sans le nom d'Olga Weijers, membre de l'Académie Royale des Sciences des Pays-Bas dès 1997 et dès 2002 membre correspondant étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris. Ses travaux ont enrichi nos connaissances tant sur les pratiques courantes concernant l'éducation médiévale académique, autant à travers des concepts clef: la *disputatio*, la *questio*, le commentaire, que sur l'aspect institutionnel où prosopographique. Le répertoire de maîtres de la Faculté des arts connu sur le titre *Le travail intellectuel à la Faculté des arts de Paris: textes et maîtres (ca. 1200-1500)* (8 volumes publiés chez Brepols entre 1994-2010) représente un des instruments capitaux pour comprendre la dynamique et l'histoire de la Faculté des arts de Paris. Des contributions marquantes sur le vocabulaire des universités, comme la monographie *Terminologie des Universités au XIII<sup>e</sup> siècle*, publiée en 1987 où sur les pratiques pédagogiques initiées par l'université comme le volume *Le maniement du savoir. Pratiques intellectuelles à l'époque des premières universités* (Brepols 1996), sont internationalement reconnus et présents aujourd'hui dans toutes les bibliothèques académiques. En parallèle avec l'histoire intellectuelle des universités Olga Weijers a dédié son temps de recherche à la lexicographie et entre 1968-2005 elle a participé au projet du dictionnaire du latin médiéval néerlandais (*Lexicon Latinitatis Nederlandicae Medii Aevi*, 8 vol., ca. 5505 pp.). Son nom est également lié à la collection *Studia Artistarum* chez Brepols qui compte aujourd'hui une belle collection de 45 volumes publiés, ainsi qu'à la collection *Studies on the Faculty of Arts History and Influence* où elle a déjà publié deux volumes: *In Search of the Truth: A History of Disputation Techniques from Antiquity to Early Modern Times* (Brepols, 2014) et *A Scholar's Paradise: Teaching and Debating in Medieval Paris* (Brepols, 2015). En 2012 lors de son retrait de l'IRHT où elle était Directeur de recherche, un volume de mélanges (*Portrait de maîtres offerts à Olga Weijers*, ed. C. Angotti, M. Brinzei, M. Teeuwen,

---

<sup>1</sup> Ce travail a été soutenu par une subvention de l'autorité nationale roumaine pour Recherche scientifique, CNDI - UEFISCDI, projet PN - III - P4 - ID - FPCF - 2016-0064 : *The Rise of an Intellectual Elite in Central Europe : Making Professors at the University of Vienna, 1389-1450*.

Brepols 2012, 521 pp.) a recueilli 40 articles signés par des collègues, collaborateurs et amis afin de lui montrer leur reconnaissance et leur amitié. Le volume contient également une liste de publications qui aujourd'hui est mis à jour sur son site personnel: <https://olgaweijers.com/>.

**Jacques Verger**, professeur émérite d'histoire médiévale à l'Université de Paris IV- Sorbonne et directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études à la IVe Section, aujourd'hui membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris dès 2012, est l'historien français des universités médiévales, internationalement connu et reconnu pour ses contributions à la découverte du système médiéval académique. En tant qu'enseignant il est devenu le *magister* de plusieurs de ceux qui aujourd'hui continuent les investigations dans le domaine de l'histoire intellectuelle médiévale. Ses travaux couvrent des aspects divers de l'éducation médiévale du XIIe au XVe siècles, et visent principalement l'aspect social de la vie universitaire médiévale, l'impact des études sur la carrière des étudiants et le parcours social des ceux qui ont obtenu un diplôme, les processus de recrutement dans les universités dans le territoire français (notamment celui du Midi), le rapport et les échanges entre l'université et les autres institutions comme la cour royale ou l'église. En 2011 ses disciples lui ont dédié un volume de mélanges (*Universitas scolarium. Mélanges offerts à Jacques Verger*, édités par Cédric Giraud et Martin Morard, Droz 2011, 665 pp.) qui recueille des études qui reflètent l'impact de ses recherches sur l'histoire des universités. Le volume publie aussi une liste de publications de Verger qui en 2011 comptait 300 titres et qui maintenant approche les 400 publications. Son best-seller, qui en est arrivé déjà à la 3ème édition: *Les universités au Moyen Âge* (PUF, 1973, 1999, 2007), sera traduit et publié cette année en roumain chez Polirom. D'autres titres marquants de sa bibliographie sont: *Naissance et premier essor de l'Occident chrétien* (PUF, 1975), *L'amour castré: L'histoire d'Héloïse et Abélard* (Hermann, 1996); *Les gens de savoir dans l'Europe de la fin du Moyen Âge* (PUF, 1997); *Culture, enseignement et société en Occident aux XIIe et XIIIe siècles* (PUF, 1999). Sa dernière publication en tant qu'éditeur *Pierre d'Ailly: un esprit universel à l'aube du XVe siècle*, ed. J.-P. Boudet, M. Brinzei, F. Delivre, H. Millet, J. Verger, M. Zink, Académie de Belle Lettres 2019.

## Questionnaire:

**1. Quel est le moteur de l'historien de l'université médiévale? Étudie-t-on les universités médiévales pour mieux les comprendre, pour comprendre notre propre passé culturel où pour mieux percer notre présent?**

**O. W.:** Quand on étudie l'histoire des universités médiévales, c'est d'abord par intérêt pour une institution nouvelle en son temps, pour essayer de comprendre comment cette institution a pu naître, quelles en étaient les

causes et les conditions. Ensuite, par fascination pour un système dynamique, varié et porteur de progrès, qui est l'un des éléments les plus importants de notre héritage culturel.

J. V.: L'histoire des universités médiévales a souvent commencé par être commémorative et légitimatrice: il s'agissait de soutenir les ambitions et de fonder l'autorité intellectuelle d'universités toujours actives (Paris, Bologne, Oxford, Prague, etc.) en rappelant leur passé glorieux et en dressant la liste des professeurs illustres et des étudiants devenus célèbres; c'est ainsi par exemple que l'histoire de l'université de Bologne a largement commencé avec la célébration en 1888 d'un prétendu « huitième centenaire », en fait parfaitement mythique, de l'institution. D'un point de vue plus scientifique, l'histoire des universités médiévales s'est aussi développée à partir d'une prise de conscience de la diversité des modèles institutionnels (modèle parisien, modèle bolognais), des orientations disciplinaires, de la sociologie du recrutement, etc., ce qui interdisait d'appliquer un schéma unique et simplificateur à l'ensemble des universités médiévales: chacune requérait une approche monographique mettant en valeur sa spécificité. D'un autre point de vue, l'histoire des universités est apparue comme une porte d'entrée pour l'histoire de la culture, au moins de la culture savante, médiévale, tant il est vrai que les universités ont eu, au moins aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, le quasi-monopole des disciplines majeures (philosophie, théologie, droit, médecine): la plupart des écrits qui en traitent sont des productions universitaires, la plupart des hommes de savoir qui les pratiquaient avaient étudié et souvent enseigné à l'université; a contrario, les disciplines qui n'avaient pas trouvé place à l'université (les sciences exactes, la littérature, l'histoire, etc.) végétaient à un niveau très médiocre et ne bénéficiaient que de peu de reconnaissance sociale; il n'est guère d'époque dans l'histoire qui présente une telle coïncidence entre enseignement supérieur et culture savante. Enfin, l'histoire des universités médiévales nous permet de mieux comprendre la nature et l'esprit même d'une institution toujours vivante et d'essayer de saisir ce que peut être, dans une société donnée, la place de l'enseignement supérieur et les formes qu'il peut prendre s'il veut se développer de manière autonome. La naissance de l'université contemporaine au XIX<sup>e</sup> siècle, à partir du modèle humboldtien allemand, a été accompagnée d'un renouveau d'intérêt pour l'histoire de l'université médiévale dans l'espoir de saisir l'essence même de l'institution, fondée sur l'autonomie et l'esprit communautaire. Cette idée de retour aux sources ne doit cependant pas cacher les discontinuités et le fait que l'université est plongée aujourd'hui dans un contexte social et politique mondialisé très différent de celui de ses origines. Enfin, la possibilité d'esquisser pour la période médiévale une

première « sociologie des intellectuels » répond à notre désir de mieux cerner l'identité historique d'un groupe auquel appartiennent les historiens eux-mêmes et qui est l'objet d'une interrogation permanente relative tant à leur insertion dans la société globale que leur engagement critique possible dans la vie de la cité.

**2. *En quoi l'université est-elle un vecteur pour une réussite professionnelle et personnelle au Moyen Âge? Pourquoi s'inscrit-on à l'université au Moyen Âge?***

**O. W.:** Pour cette question, comme pour la plupart des questions suivantes, il faut d'abord distinguer selon l'époque et le lieu. L'expression « université au moyen âge » comprend des cas aussi différents que l'université de Bologne vers 1200 et l'université de Cracovie fondée en 1314. Ensuite, on ne s'inscrit pas toujours dans une université quand on commence ses études universitaires; par exemple à la Faculté des arts de Paris au XIII<sup>e</sup> siècle, on cherche un maître qui prend la responsabilité pour ses étudiants. Cela dit, les études universitaires, même limitées seulement à la faculté des arts, procuraient naturellement une éducation qui donnait davantage de chance pour trouver un poste de clerc ou pour suivre à son tour une carrière de maître.

**J. V.:** Certains ont insisté sur l'appétit de savoir, aiguïté par l'élargissement des perspectives intellectuelles à partir du XIII<sup>e</sup> siècle (traductions de textes oubliés ou inconnus, ouverture géographique, mobilité accrue des hommes), comme motivation première de la création des universités qui donnaient un cadre institutionnel à cette aspiration désintéressée. D'autres, sans nier ce facteur, ont plutôt mis en avant les finalités sociales et politiques de l'enseignement universitaire qui permettait de former les agents compétents dont l'Eglise, les Etats et plus largement une société de plus en plus complexe avaient besoin et de légitimer le cadre idéologique qu'ils imposaient à l'ensemble de la société. L'appui des autorités aurait donc convergé avec les ambitions des jeunes gens (et de leurs familles) en quête d'ascension sociale. Au total, sans nier la valeur intellectuelle de l'enseignement donné dans les universités médiévales, il est difficile d'ignorer la part d'ambition sociale et d'espoir de promotion qui animaient maître et étudiants, ce qu'illustre et confirme la mise sur pied précoce d'un système institutionnel complexe (cursus, programmes, examens, diplômes) visant à garantir la compétence et l'orthodoxie des gradués et donc leur intégration dans les élites sociales, à côté de ceux qui tiraient d'abord profit de leur richesse et de leur naissance.

Ceci dit, la réussite n'était pas toujours au rendez-vous et les études dans les universités médiévales ont toujours été très sélectives.

**3. *Qu'est-ce qui est le plus fascinant pour un historien lorsqu'il étudie les universités médiévales?***

**O. W.:** Personnellement, j'ai été fascinée par les méthodes d'enseignement et de recherche en usage, comment celles-ci se formaient et s'adaptaient; et surtout par l'incroyable travail d'assimilation de sources nouvelles dans les commentaires, la plupart du temps issus de l'enseignement des maîtres, qui lisaient et commentaient les traités difficiles d'Aristote (traduits du grec ou de l'arabe) sur de nombreux sujets peu ou pas connus auparavant. Ce travail acharné de générations de maîtres a changé l'histoire des sciences en Occident.

**J. V.:** Dans un premier temps, c'est évidemment la permanence du vocabulaire et des rituels qui donne le sentiment d'être face à une institution à la fois très ancienne et toujours vivante, d'être à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de l'objet étudié, d'autant que les historiens des universités médiévales sont presque toujours eux-mêmes des universitaires d'aujourd'hui. L'autre aspect fascinant est le sentiment d'approcher au plus près, à des siècles de distance, à travers des œuvres (commentaires, questions) et des statuts directement liés aux pratiques effectives d'enseignement, les conditions réelles de formation et d'expression de la pensée, les processus mentaux et verbaux d'expression de celle-ci. Dans les deux cas cependant, il faut se garder de ce qui peut être une illusion anachronique et garder la distance indispensable pour saisir des pratiques institutionnelles et des formes de pensée en fait très différentes des nôtres.

**4. *L'enseignement médiéval s'appuie, se développe et perdure dans une langue unique, le latin. Pourquoi?***

**O. W.:** Le latin était la langue comprise par tous les intellectuels, grâce au fait de l'éducation séculaire dans les écoles, où on étudiait les auteurs classiques (Virgile, Cicéron, etc.) et aussi grâce aux grands auteurs de l'Eglise; tous lisaient Augustin ou Boèce, sans oublier les encyclopédistes et lexicographes, comme Isidore de Séville et Papias.

J. V.: Dès avant l'apparition des universités, le latin est:

- la langue sacrée, celle de la Bible et de la liturgie
- la langue du savoir, c'est-à-dire celle des autorités, qui sont la base de toute connaissance et dont elle tire sa richesse terminologique et sa rigueur grammaticale

- la langue du pouvoir, celle dans laquelle s'expriment, au moins par écrit, les autorités ecclésiastiques et laïques et celle qui garantit la primauté sociale de ceux qui la maîtrisent face aux *illitterati*

- la langue universelle de toute la Chrétienté « latine » qui permet d'échapper à la malédiction de Babel et rend possible la circulation sans restriction des idées, des livres et des hommes de savoir

Ces raisons continuent à jouer pleinement à l'époque des universités, même si les vernaculaires progressent lentement dans tous les domaines indiqués plus haut (religion, savoir, pouvoir) et affleurent de manière très discrète jusqu'aux marges de l'université (des universitaires écrivent en vernaculaire, au moins des textes non directement universitaires, et le vernaculaire se glissait sans doute dans les enseignements oraux). Plus que de leurs réticences devant le vernaculaire, on peut s'étonner de l'assez grande indifférence des universitaires médiévaux, jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, vis-à-vis des autres langues savantes (et sacrées); l'hébreu, l'arabe et le grec, dont l'importance culturelle était reconnue, mais pas enseignées, absentes des bibliothèques, pratiquées seulement sur les marges du monde latin et réservées à quelques spécialistes de la traduction.

**5. *Est-ce qu'on peut dire que l'invention des universités sort, en quelque sorte, le Moyen Âge de l'obscurité et de l'âge des ténèbres?***

O. W.: On ne peut pas parler d'invention; les premières universités sont nées spontanément par la volonté des étudiants s'associant en une corporation (Bologne) ou par la corporation des maîtres et étudiants (Paris). On ne peut pas non plus parler d'obscurité et d'âge de ténèbres ! La Renaissance carolingienne, puis la Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle étaient aussi des périodes éblouissantes.

J. V.: Non. A supposer qu'un âge médiéval des ténèbres ait existé, les « renaissances » successives (carolingienne, ottonienne, du XII<sup>e</sup> siècle) y avaient déjà jeté de vives lumières par la remise en honneur de textes et de normes esthétiques reprises de l'Antiquité. L'époque des universités a certes continué à élargir les champs du savoir, mais il a surtout amélioré la

méthodologie du travail intellectuel et donné des bases institutionnelles et une reconnaissance sociale aux activités de production et de diffusion du savoir, fixé des normes et des règles (par exemple par la séparation et la hiérarchisation des facultés) pour éviter que l'activité intellectuelle des écoles ne sorte du cadre de l'orthodoxie chrétienne ou ne menace l'ordre social et politique établi (ce qui n'empêchait évidemment pas la possibilité de transgressions individuelles ou collectives plus ou sévèrement réprimées: cf. la question de l'« averroïsme » latin).

**6. *Quelle est la mission des universités médiévales: production du savoir, défendre la vérité ou accomplir une mission sociale de formation?***

**O. W.:** On ne peut pas parler de mission pour les universités médiévales en général; quand une université était fondée, par exemple celle de Naples par Frédéric II, sa mission était surtout de former des jeunes et de contribuer à la transmission du savoir. A Paris, les maîtres cherchaient à la fois la conquête de nouvelles connaissances et la transmission du savoir; leur travail comprenait la recherche et l'enseignement.

**J. V.:** Comme il a déjà été dit (question 2), l'université médiévale a rempli ces trois fonctions, celle de « production du savoir » étant sans doute la moins évidente car, de toute façon, il s'agissait plus de la mise en lumière, par des méthodes heuristiques appropriées, d'une vérité déjà présente, au moins potentiellement, dans les autorités qui constituaient la base (presque) incontestée du savoir. Le rôle de formation était de toute façon essentiel, surtout du point de vue des autorités; on peut y ajouter un rôle de conseil et d'expertise vis-à-vis de ces mêmes autorités (la faculté de théologie éclaire le magistère ecclésiastique, les juristes assistent le prince dans son rôle de législateur et de juge, les médecins garantissent la santé publique, etc.). De plus, il faut distinguer entre les « grandes universités » (Paris, Oxford, Bologne) où le rôle de production, de conservation et de transmission du savoir est perçu comme essentiel (*parens scientiarum*) et les universités plus récentes ou secondaires, dont les professeurs ne produisent pratiquement pas d'œuvres personnelles et qui n'ont aucune originalité intellectuelle ou doctrinale mais seulement un rôle efficace de validation des études faites et des compétences acquises pour répondre à une demande sociale et politique de formation de cadres aptes à répondre aux besoins des autorités et de la société environnante, y compris au niveau local.

### ***7. Quel est l'apport des ordres religieux à l'essor du système académique médiéval?***

**O. W.:** Les ordres des Dominicains et des Franciscains contribuaient à la formation de jeunes clercs dans leurs propres écoles; leurs élèves prenaient souvent part à la vie universitaire. Certains de leurs maîtres enseignaient aussi à l'université, par exemple à Paris. Et surtout, leurs écrits étaient lus et utilisés par les universitaires. Même si un maître n'avait jamais enseigné à l'université, ses écrits pouvaient être célèbres et souvent utilisés par des maîtres universitaires, comme c'était le cas pour Albert le Grand.

**J. V.:** Il faut plutôt parler de ralliement des ordres religieux au système universitaire, très rapide pour les Mendians (Dominicains et Franciscains surtout, plus tardifs et plus hésitants pour les ordres monastiques et canoniaux traditionnels. De plus, ce ralliement n'a jamais été que partiel et conditionnel: les ordres religieux acceptaient les méthodes de l'enseignement scolastique et adoptaient volontiers le système des grades, mais tenaient à préserver leur autonomie, c'est-à-dire leur organisation institutionnelle et leur discipline régulière interne sans être contraints par les dispositions des statuts universitaires; ils gardaient aussi leurs propres écoles tout en les intégrant dans les facultés universitaires. Ceci dit, par leur dynamisme intellectuel novateur, spécialement dans le domaine de la théologie (thomisme), leur popularité auprès de nombreux maîtres et étudiants séculiers (même si d'autres se montraient au contraire hostiles), leur rôle partout reconnu dans l'encadrement religieux de la vie universitaire (prédication), les religieux, surtout les Mendians, ont eu une influence positive sur le succès de l'institution universitaire et les « querelles entre religieux et séculiers » n'ont jamais durablement entravé le bon fonctionnement des universités.

### ***8. Le 'networking' entre les étudiants et entre les professeurs, est-il une invention moderne où s'enracine-t-il dans l'Academia médiévale? Est-ce qu'on peut parler de networking étudiants ou professeurs au Moyen Âge?***

**O. W.:** On pourrait peut-être comparer le 'networking' à la correspondance entre les maîtres au moyen âge, mais c'est surtout la circulation des maîtres et étudiants entre les universités qui marque cette époque. N'oublions pas que tout enseignement était oral et réel, rapporté par écrit ou non, mais jamais 'virtuel'. Un maître comme Matthieu de Gubbio, à Bologne, peut avoir eu une interaction à distance (par rapport d'étudiant interposé)

avec son collègue Walter Burley qui se trouvait ailleurs, mais ce n'était pas courant. Cela dit, la correspondance entre savants était déjà un phénomène courant bien avant les universités.

**J. V.:** Par certains côtés, l'université médiévale est un monde assez individualiste où les étudiants et les maîtres, échappant aux solidarités sociales traditionnelles (familles, ordres, etc.), affrontent seuls et sans grande aide matérielle ou psychologique les difficultés de l'étude, de l'enseignement et des examens (qui sont oraux et individuels). Il a cependant existé des formes de solidarité internes à l'université, d'entraide mutuelle, de travail en commun par petits groupes (de parents, d'amis, de compatriotes) qui ont certainement existé mais ont laissé peu de traces dans la documentation écrite. Les lieux où se saisis le mieux l'existence de ces réseaux interpersonnels favorables au travail collectif et aux réussites ultérieures de carrières sont d'une part les collèges (comme la Sorbonne ou le collège de Navarre à Paris), d'autre part les couvents d'études des religieux (comme le couvent Saint-Jacques pour les Dominicains parisiens); ce sont les ancêtres des « collèges de plein exercice » de l'époque moderne et des lycées d'après la Révolution française.

### ***9. Quels sont les principaux défenseurs de l'université au Moyen Âge? Qui supporte financièrement les universités et pourquoi?***

**O. W.:** Ici aussi, il faut distinguer selon le temps et le lieu. Au XIII<sup>e</sup> siècle un maître à Bologne était payé par ses étudiants. Dans une université comme Paris les maîtres étaient des clercs et recevaient des prébendes de l'Eglise qui leur permettaient de vivre. Supporter financièrement des universités est une situation qui n'existe que dans des universités fondées par des institutions, comme celle de Prague fondée en 1348 à la demande de l'empereur Charles IV.

**J. V.:** Globalement, les universités n'ont guère été mises en cause comme telles au Moyen Âge: les ordres religieux traditionnels ont assez vite renoncé à leurs réserves. Tout au plus voit-on quelques mouvements populaires (le « mouvement des travailleurs » en Angleterre en 1381) ou certains hérétiques de la fin du Moyen Âge (hussites en Bohême, Lollards en Angleterre) émettre des critiques contre la richesse des collèges ou l'orgueil et l'aveuglement des docteurs. Mais globalement, les universités médiévales ont plutôt bénéficié d'un certain consensus social et les autorités ecclésiastiques et politiques ont

été à l'origine de la plupart des fondations d'universités (même s'il fallait qu'il y eut au préalable à la fois un vivier suffisant de professeurs et une attente forte de la part des étudiants potentiels). Ceci dit, les universités médiévales n'ont jamais mobilisé que des ressources financières limitées; elles avaient d'ailleurs très peu de bâtiments propres (les cours se faisaient dans des maisons privées ou louées, les réunions dans des églises) ou de bibliothèques collectives et pratiquement pas de revenus spécifiques. Pendant longtemps, l'Eglise a été la plus active à faciliter leur fonctionnement en accordant des bénéfices ecclésiastiques sans obligation de résidence aux maîtres et étudiants séculiers; les religieux étaient entretenus par leurs ordres. Les étudiants eux-mêmes (et leurs familles) contribuaient au financement de leurs études et au paiement des droits d'examen. Au moins dans les pays méridionaux (Italie surtout), les villes ont assez vite pris en charge tout ou partie des salaires des professeurs de droit et de médecine. Mais ce n'est guère avant la fin du Moyen Âge que certains princes les ont imitées. Auparavant, les rois et les princes – comme d'ailleurs les papes – se contentaient de faciliter la vie des universités par des octrois de privilèges judiciaires et d'exemptions fiscales. En fait, les seuls éléments assez bien dotés (de rentes et de terres) étaient les couvents d'études des religieux et, là où il en existait comme à Paris et en Angleterre, les collèges séculiers fondées par de pieux bienfaiteurs pour des étudiants « pauvres » (en fait surtout des parents et des compatriotes): ces collèges offraient des bourses, le vivre et le couvert, souvent une bibliothèque et parfois même quelques répétitions et exercices scolaires; leurs boursiers avaient donc une situation privilégiée par rapport à celle des autres étudiants.